



HAL
open science

Le Trésor, de l'Antiquité à l'époque romane: bases de la recherche actuelle et éléments de problématique

Jean-Pierre Caillet

► To cite this version:

Jean-Pierre Caillet. Le Trésor, de l'Antiquité à l'époque romane: bases de la recherche actuelle et éléments de problématique. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 1996, Les trésors de santuaires, de l'Antiquité à l'époque romaine, VII, pp.7-20. hal-02911609

HAL Id: hal-02911609

<https://hal.science/hal-02911609>

Submitted on 4 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Trésor, de l'Antiquité à l'époque romane : bases de la recherche actuelle et éléments de problématique

par Jean-Pierre CAILLET

Le fait que les trésors d'églises constituent, dans le champ des *realia*, l'un des aspects essentiels de la civilisation du Moyen Âge est depuis longtemps une évidence ; et il ne s'agit donc pas de s'appesantir à le redémontrer.

Comment justifier ici, alors, la réouverture du dossier pour les quelque huit siècles courant depuis la fondation de l'Empire chrétien ? Nous rappellerons d'abord que, sans nier le poids des réalisations monumentales – et tout en admettant que la destruction de la plupart d'entre elles fausse gravement le panorama – les siècles dont nous traitons sont sans doute ceux au cours desquels les œuvres mobilières, et au premier chef celles qui ressortissent à la production somptuaire, ont joué un rôle de tout premier plan. Il faut évidemment relier cela au contexte d'une Europe « barbare » où la relative instabilité des dirigeants laïcs – que l'on songe à la fixation plutôt tardive d'un Charlemagne à Aix – les incitait tout naturellement à accorder la plus grande attention aux objets précieux susceptibles de les suivre dans leurs déplacements : cette valorisation ne pouvait manquer de se ressentir aussi dans le cadre plus sédentaire des établissements religieux, où les premières places étaient d'ailleurs fréquemment occupées – ne l'oublions pas – par des personnalités issues des mêmes milieux que les grands

laïcs. D'autre part, les vertus attribuées aux matières scintillantes comptaient de manière non moins décisive : on suit là un cheminement rectiligne, des affinités déjà relevées par le Pseudo-Denys jusqu'aux *pretiosissima apud nos* vantés par Hugues de Saint-Victor (sans oublier le cas qu'en fit Suger)¹. La capacité des gemmes et métaux nobles à honorer les reliques et à magnifier le service divin allaient ainsi dans le même sens. Et il faut encore, dans un tout autre registre, prendre en considération le rôle essentiel que jouait la thésaurisation des métaux précieux dans la longue période qui s'insère entre l'Antiquité et le Moyen Âge tardif – c'est-à-dire dans une phase d'incontestable stagnation entre deux moments de circulation monétaire assez intense².

Histoire des arts, mais également histoire sociale, histoire des mentalités religieuses et histoire économique, tels sont donc les domaines que permet d'aborder, pour une période où la mise à profit de toutes les sources disponibles s'impose particulièrement, l'étude des trésors. Il convenait d'y insister d'emblée, avant de broser un rapide panorama des

¹ Cf. en dernier lieu J.-Cl. Bonne, *Pensée de l'art et pensée théologique dans les écrits de Suger*, dans Chr. Descamps dir., *Artistes et philosophes : éducateurs ?*, Paris, 1994, p. 31 sq.

² On se reportera toujours à l'étude pénétrante de M. Lombard, *L'or musulman, du VI^e au XI^e siècle. Les bases monétaires d'une suprématie économique*, rééditée dans *Espaces et réseaux du Haut Moyen Âge*, Paris-La Haye, 1972, p. 7-29.

principaux travaux menés à ce jour et de suggérer, éventuellement, quelques points d'investigation complémentaire.

La bibliographie sur laquelle on peut aujourd'hui s'appuyer s'avère déjà assez riche et diversifiée. Dans la mesure où, pour les siècles qui nous occupent, bien des ensembles ont disparu, il faut d'abord renvoyer aux études consacrées aux sources textuelles. Dans cette rubrique se rangent notamment les grandes entreprises de F. de Mély et E. Bishop ainsi que de J. von Schlosser pour la fin du XIX^e s.³, suivies par celles de Mgr. Lesne⁴ et, plus près de nous, de B. Bischoff et F. Mutherich⁵. Ces travaux brassent, comme l'indiquent leurs titres respectifs, de très larges pans de la documentation. Mais il faut, en parallèle, signaler des enquêtes dans des champs plus ou moins particuliers. Il s'agit d'une part de l'apport des sources textuelles d'une région ou d'un milieu défini – ainsi, pour la Neustrie, le récent article de D. Gaborit-Chopin, ou, pour le monde insulaire, l'ouvrage de C.R. Dodwell⁶ – ; en second lieu, des données d'un document précis – ainsi avec l'analyse du testament de Didier d'Auxerre par J. Adhémar ou la publication de

celui d'Erminethrude, « pourvoyeuse » de certaines églises parisiennes, par H. Atsma et J. Vezi⁷ – ; ou encore des indications conjointement fournies par plusieurs textes relatifs à des trésors d'une catégorie spécifique – comme pour les trésors d'aristocrates laïcs, auxquels s'est intéressé P. Riché⁸.

On renverra ensuite naturellement aux recherches sur les œuvres elles-mêmes⁹. Rappelons déjà, sans nous attarder à une énumération exhaustive, que des monographies d'ampleur variable existent pour la majorité des grands trésors de l'Occident : ainsi dans l'aire de la Gaule, pour Saint-Denis, Chelles ou Rouen¹⁰, et sans oublier, dans la région subalpine du Valais, pour Saint-Maurice d'Agaune¹¹; en terre d'Empire, pour Aix-la-

³ J. Adhémar, *Le trésor d'argenterie donné par saint Didier aux églises d'Auxerre*, dans *Revue archéologique*, 1934, p. 44-54 ; H. Atsma et J. Vezi éd., *Chartae latinae antiquiores*, XIV, Zurich, 1982, p. 72-79, n° 592.

⁴ P. Riché, *Trésors et collections d'aristocrates laïcs carolingiens*, dans *Cahiers archéologiques*, XXII, 1972, p. 39-46 ; Id., *Les aristocrates carolingiens, collectionneurs d'objets d'art (VIII-X^e siècles)*, dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXII, 1992, p. 83-87.

⁹ Avec d'ailleurs, à l'égard des travaux du groupe précédent, une séparation plus ou moins nette : beaucoup des études mentionnées ci-après mettent en effet aussi à profit les données des textes.

¹⁰ *Le trésor de Saint-Denis*, catalogue de l'exposition de Paris (musée du Louvre), 1991 (et auparavant, l'ouvrage essentiel de B. de Montesquiou-Fezensac avec la collab. de D. Gaborit-Chopin, *Le trésor de Saint-Denis*, 3 vol., Paris, 1973-77) ; J.-P. Laporte, *Le trésor des saints de Chelles*, Chelles, 1988 ; *Le trésor de la cathédrale de Rouen*, catalogue de l'exposition de Rouen (musée des Antiquités de la Seine-Maritime), 1993 (et l'on se reportera naturellement ci-après à l'article de J. Le Maho, pour ce dernier trésor).

¹¹ P. Bouffard, *Saint-Maurice d'Agaune. Trésor de l'abbaye*, Genève, 1974 ; pour le XII^e s., D. Thurre, *L'atelier roman d'orfèvrerie de l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune* ; on mentionnera également les récentes études du même auteur (*Le reliquaire d'Altheus, évêque de Sion et abbé de Saint-Maurice*, dans *Helvetia*

³ F. de Mély et E. Bishop, *Bibliographie générale des inventaires imprimés*, 3 vol., Paris, 1892-95 ; plus particulièrement pour le Haut Moyen Âge, J. von Schlosser, *Schriftquellen zur Geschichte der karolingischen Kunst*, Vienne, 1892.

⁴ E. Lesne, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, III, *L'inventaire de la propriété. Églises et trésors des églises*, Lille, 1936.

⁵ B. Bischoff et F. Mutherich, *Mittelalterliche Schatzverzeichnisse*, I, *Von der Zeit Karls des Grossen bis zur Mitte des 13. Jhdts.*, Munich, 1967.

⁶ D. Gaborit-Chopin, *Les trésors de Neustrie du VI^e au IX^e s. d'après les sources écrites*, dans H. Atsma éd., *La Neustrie*, II, Sigmaringen, 1989, p. 259-293 ; C.R. Dodwell, *Anglo-saxon Art : a new Perspective*, Manchester, 1982.

Chapelle, Trèves, Essen, Hildesheim ou Bamberg¹²; en Italie, pour Monza, la chapelle *Sancta Sanctorum* du Latran ou Saint-Marc de Venise¹³; en Espagne, pour la Camara Santa d'Oviedo¹⁴... À cette liste par sites s'adjoignent des publications relatives à un territoire plus ou moins vaste : ainsi celui de la France actuelle, dont les trésors avaient fait l'objet d'un large recensement voici une trentaine d'années¹⁵. Les objets de trésors tiennent aussi une place considérable dans des catalogues d'expositions évoquant des milieux culturels

archeologica, 95/96, 1993, p. 126-176, et *L'aiguière de « Charles le Chauve » au trésor de l'abbaye de Saint-Maurice*, *ibid.*, 100, 1994, p. 122-152; et l'on renverra, naturellement, à sa contribution ci-après.

¹² E.G. Grimme, *Der Aachener Domschatz (Aachener Kunstblätter, 42)*, Düsseldorf, 1972; F.J. Ronig éd., *Schatzkunst Trier*, Trèves, 1984; L. Küppers et P. Mikat, *Der Essener Münsterschatz*, Essen-Werden, 1966; V.H. Elbern et H. Reuther, *Der Hildesheimer Domschatz*, Hildesheim, 1969; M. Brandt éd., *Der Schatz von St. Godehard*, Hildesheim, 1988 (et cf. également, en dernier lieu, les deux copieux volumes édités par M. Brandt et A. Eggebrecht, *Bernward von Hildesheim und das Zeit der Ottonen*, Hildesheim-Mayence, 1993); W. Messerer, *Der Bamberger Domschatz*, Munich, 1952.

¹³ R. Conti éd., *Monza. Il Duomo e i suoi tesori*, Monza, 1988; P. Lauer, *Le trésor du Sancta Sanctorum*, dans *Monument Piot*, XV, 1906; H. Grisar, *Die römische Kapelle Sancta Sanctorum und ihr Schätz*, Fribourg-en-Brigau, 1908; H.R. Hahnloser éd., *Il Tesoro di San Marco*, I, *La Pala d'Oro*; II, *Il Tesoro e il Museo*, Florence, 1965 et 1971 (et cf. également *Le trésor de Saint-Marc de Venise*, catalogue de l'exposition de Paris, Grand Palais, et New York, Metropolitan Museum, 1984).

¹⁴ J. Manzanares, *Las joyas de la Camara Santa, valores permanentes de Oviedo*, Oviedo, 1972; J.M. Fernandez Pajares, *Las joyas de la Camara Santa*, Gijon, 1984 (et cf. également S. Noack-Haley et A. Arbeiter dans *The Art of Medieval Spain, A.D. 500-1200*, catalogue de l'exposition de New York, Metropolitan Museum, 1993, nos. 71-72, p. 143-148, pour le « coffret aux agates » et la « croix des anges », avec renvoi à d'autres études).

¹⁵ *Les trésors des églises de France*, catalogue de l'exposition de Paris (musée des Arts Décoratifs), 1965 (avec des études essentielles, comme l'analyse des pièces du trésor de Conques par J. Taralon).

homogènes : ainsi, pour les pays rhéno-mosans, avec les importantes manifestations organisées à une vingtaine d'années d'intervalle à Cologne et Bruxelles¹⁶; et il en va de même pour le rassemblement des témoignages liés à la succession des souverains germaniques¹⁷.

On dispose aussi d'études thématiques, envisageant séparément les principaux types d'objets entrant dans la composition des trésors. Après avoir fait mémoire des grandes encyclopédies de Ch. Rohault de Fleury puis de F. Cabrol et H. Leclercq¹⁸, il faut surtout mentionner les travaux de J. Braun sur les vêtements liturgiques, l'autel, le mobilier de celui-ci, et enfin les reliquaires¹⁹. Un aperçu plus récent – suffisamment dense, et avec copieuse bibliographie – de ces catégories a été donné par A. von Euw dans le cadre d'une des grandes expositions coloniales évoquées ci-

¹⁶ J. Stiennon et R. Lejeune éd., *Rhin-Meuse. Art et civilisation, 800-1400*, Cologne puis Bruxelles, 1972; A. Legner éd., *Ornamenta ecclesiae. Kunst und Künstler der Romanik*, Cologne, 1985.

¹⁷ P.E. Schramm et F. Mutherich, *Denkmale der deutschen Könige und Kaiser*, I, Munich, 1962 (et rééd. 1983); cf. également, pour ce qui en a été recueilli par la monarchie autrichienne, H. Fillitz, *Die Schatzkammer in Wien. Symbole abendländischen Kaisertums*, Vienne, 1986.

¹⁸ Ch. Rohault de Fleury, *La messe. Études archéologiques sur ses monuments*, 8 vol., Paris, 1883-89; F. Cabrol et H. Leclercq (puis H.-I. Marrou) éd., *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, XV tomes, Paris, 1907-1953.

¹⁹ J. Braun, *Die liturgische Gewandung im Occident und Orient nach Ursprung und Entwicklung, Verwendung und Symbolik*, Fribourg-en-Brigau, 1907 (faisant suite à d'autres études déjà consacrées aux vêtements); Id., *Der christliche Altar in seiner geschichtlichen Entwicklung*, 2 vol., Munich, 1924; Id., *Das christliche Altargerät in seinem Sein und seiner Entwicklung*, Munich, 1932; Id., *Die Reliquiare des christlichen Kultes und ihre Entwicklung*, Fribourg-en-Brigau, 1940.

dessus²⁰. Et l'on fera encore état, pour compléter cette rubrique, de quelques études particulières respectivement consacrées au reliquaires paléochrétiens (H. Buschhausen), aux reliures d'apparat (F. Steenbock) et aux livres liturgiques (E. Palazzo)²¹.

Par ailleurs, une non moins importante série de travaux envisage les œuvres par techniques. Il peut s'agir d'un point de vue privilégiant les modes de fabrication et les conditions générales de la production, comme dans l'ouvrage de H. Roth²². La perspective est plutôt celle de l'histoire de l'art à proprement parler dans les rapides présentations récentes de l'orfèvrerie et de l'ivoirerie paléochrétiennes de Gaule par F. Baratte, C. Metzger et J.-P. Caillet²³. Il en va de même dans les ouvrages de V.H. Elbern sur l'orfèvrerie haut-médiévale, et de P. Lasko sur l'ensemble de la production somptuaire de l'époque carolingienne à la fin de l'époque romane²⁴. On rangera aussi dans cette catégorie le *corpus* des ivoires de l'Antiquité tardive de W.F. Volbach,

et celui d'A. Goldschmidt pour les ivoires carolingiens, ottoniens et romans²⁵, ainsi que les travaux consacrés à l'émaillerie de la fin de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge par D. Buckton et G. Haseloff, puis à celle de la période romane par M.-M. Gauthier et N. Stratford²⁶. On n'oubliera pas non plus le domaine des tissus de soie : la référence à O. von Falke²⁷ y demeure incontournable, en dépit des remises en question de la chronologie et de la traditionnelle distinction – « copte », « byzantin », « sassanide » – des milieux d'origine ; les travaux de M. Martiniani Reber²⁸, notamment, permettent aujourd'hui de repla-

²⁰ A. von Euw, *Liturgische Handschriften, Gewänder und Geräte*, dans A. Legner éd., *Ornamenta ecclesiae*, I, Cologne, 1985, p. 385-414.

²¹ H. Buschhausen, *Die spätrömische Metallschreine und frühchristliche Reliquiare*, Vienne, 1971 ; F. Steenbock, *Die kirchliche Prachteinband im frühen Mittelalter von den Anfängen bis zum Beginn der Gotik*, Berlin, 1965 ; E. Palazzo, *Histoire des livres liturgiques. Le Moyen Âge. Des origines au XIII^e siècle*, Paris, 1993 (et l'on se reportera naturellement, ci-après, à la présente contribution d'E. Palazzo).

²² H. Roth, *Kunst und Kunsthandwerk im frühen Mittelalter*, Stuttgart, 1986.

²³ F. Baratte et C. Metzger, *L'orfèvrerie christianisée* ; J.-P. Caillet, *L'ivoire et l'os*, dans *Naissance des arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France* (sous la dir. de N. Duval), Paris, 1991, respectivement p. 306-315 et 324-333.

²⁴ V.H. Elbern, *Goldschmiedekunst im frühen Mittelalter*, Darmstadt, 1988 ; P. Lasko, *Ars sacra. 800-1200*, Harmondsworth, 1972.

²⁵ W.F. Volbach, *Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters*, 3^e éd., Mayence, 1976 ; A. Goldschmidt, *Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der Karolingischen und Sächsischen Kaiser. VIII.-XI. Jahrhundert*, I-IV, Berlin, 1914-1926 (et rééd. Berlin, 1969-1975). Dans la mesure où des ivoires d'origine byzantine se trouvent assez fréquemment inclus dans les trésors occidentaux d'époques ottonienne et romane, on renverra aussi à A. Goldschmidt et K. Weitzmann, *Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen des X.-XIII. Jahrhunderts*, I-II, Berlin, 1930-1934 (et rééd. Berlin, 1979).

²⁶ D. Buckton, *Byzantine Enamel and the West*, dans J.D. Howard-Johnston éd., *Byzantium and the West, c. 850-c. 1200. Proceedings of the XVIII Spring Symposium of Byzantine Studies. Oxford, 1984*, Amsterdam, 1988, p. 235-244 ; G. Haseloff, *Email im frühen mittelalter. Frühchristliche Kunst von der Spätantike bis zu den Karolingern*, Marburg, 1990 ; M.-M. Gauthier, *Emaux méridionales. Catalogue international de l'œuvre de Limoges*, I, *L'époque romane*, Paris, 1987 ; N. Stratford, *Catalogue of Medieval Enamels in the British Museum*, II, *Northern Romanesque Enamel*, Londres, 1993.

²⁷ O. von Falke, *Kunstgeschichte der Seidenweberei*, Berlin, 1913.

²⁸ Cf. en particulier M. Martiniani Reber, *Lyon, musée historique des tissus. Soieries sassanides, coptes et byzantines, V^e-XI^e siècles*, Paris, 1986, remarques liminaires p. 10-11, et catalogue, *passim* ; Id., dans *Byzance. L'art byzantin dans les collections publiques françaises*, catalogue de l'exposition de Paris (musée du Louvre), 1992-93, p. 148-151, 192, 370-373, et catalogue nos. 101-105, 128-134, 280-289.

cer l'étude de cette production dans de plus justes perspectives.

Les réalisations ont enfin également pu être envisagées en rapport avec une personnalité. C'est la démarche qu'ont suivie par exemple W. Westermann-Angerhausen puis M. Brandt associé à A. Eggebrecht, pour deux prestigieux évêques commanditaires des environs de l'an mil : Egbert de Trèves et Bernward de Hildesheim²⁹. Et c'est à l'œuvre de l'orfèvre de Dagobert, Eloi, que s'est pour sa part attaché H. Vierck³⁰.

Comme nous l'avons déjà précisé ci-dessus, la mention de ces études ne vise aucunement à l'exhaustivité : l'objectif était simplement d'évoquer, de manière à peu près représentative, les diverses approches effectuées à ce jour. Qu'en ressort-il, en définitive ? Ce sont incontestablement les problèmes d'analyse technique, de datation et de situation dans un contexte d'« influences » qui tendent à dominer : cela pour des objets de musée, de provenance pas toujours assurée ; mais aussi pour bien des pièces encore conservées dans un trésor et non « documentées » avant une époque plus ou moins tardive. Il ne s'agit naturellement pas de dénier leur caractère essentiel à ces aspects de la recherche ; et pas davantage de considérer que rien n'a été entrepris dans d'autres directions. Il nous apparaît cependant que plusieurs points méritent

de se voir approfondis : celui de la signification première des objets, d'abord ; leur destination exacte, leur utilisation, ainsi que l'iconographie qui s'y déploie ou leur est associée, se trouvent là étroitement impliquées. Par ailleurs, la « dette » des trésors haut-médiévaux – voire même romans – à l'égard de ceux de l'Antiquité se trouve bien souvent passée sous silence, ou reconnue de manière trop allusive. Nous aborderons brièvement ces points, en guise de pure introduction aux articles qui, dans ce volume même, en amplifieront la perspective.

C'est la question de l'origine de nos trésors, et de leurs antécédents en amont même de la période paléochrétienne, qui intervient au premier chef. Nous avons personnellement tenté d'esquisser les linéaments d'une continuité, surtout depuis l'époque constantinienne, dans deux articles de parution récente³¹ ; et C. Metzger en évoquera ci-après, pour sa part, les prolongements directs dans l'Orient paléobyzantin. Mais il faut encore envisager la « filiation » à l'égard de l'époque païenne, tant pour le type des objets que pour leur destination à des sanctuaires où, indépendamment d'éventuels usages liturgiques et

²⁹ W. Westermann-Angerhausen, *Die Goldschmiedearbeiten der Trierer Egbertwerkstatt*, Trèves, 1973 ; M. Brandt et A. Eggebrecht, *Bernward von Hildesheim und das Zeitalter der Ottonen*, Hildesheim-Mayence, 1993.

³⁰ H. Vierck, *Werke des Eligius*, dans G. Kossack et G. Ulbert éd., *Studien zur vor- und frühgeschichtlichen Archäologie. Festschrift für J. Werner*, Munich, 1984, p. 309-380.

³¹ J.-P. Caillet, *Les trésors ecclésiastiques de l'Antiquité tardive à l'époque romane : permanences de l'esprit des origines*, dans X. Kawa-Topor et alii éd., *Trésors et routes de pèlerinages dans l'Europe médiévale. Etudes publiées à l'occasion des journées d'inauguration du Centre européen d'art et de civilisation médiévale à Conques*, 1993, Conques, 1994, p. 33-46 ; Id., *Héritage antique et innovations dans les trésors d'église du Haut Moyen Âge*, dans *Hortus Artium Medievalium*, I, 1995, p. 46-56. Quant aux donations constantiniennes plus précisément, cf. en dernier lieu J. Guyon, *Le cimetière aux deux lauriers. Recherches sur les catacombes romaines*, Rome, 1987, p. 239-263 *passim*, avec renvoi à l'édition du *Liber Pontificalis* par L. Duchesne et aux commentaires de Ch. Pietri, *Roma christiana*, Rome, 1976, p. 79 sq.

de leur caractère d'ex-voto, ils assumaient aussi une véritable fonction patrimoniale : toute l'importance accordée à la détention d'objets précieux est déjà là bien attestée, comme le montrera la contribution de F. Baratte.

Pour en venir maintenant à l'Occident médiéval, qui constitue l'aire principale de notre enquête, il convient sans doute de rappeler l'impérieuse nécessité de l'exploration la plus large possible des sources écrites : cela dans la mesure où les objets qui subsistent ne correspondent qu'à une infime minorité de ce qui a pu exister ; seules les indications de certains documents peuvent donc nous permettre de juger de la représentativité des pièces qui, de manière plus ou moins fortuite, ont été conservées. Les documents en question sont d'abord naturellement les inventaires, que rédigeaient les clercs pour qu'ils leur servent de preuve juridique de la possession des objets. Mais notons que, malheureusement pour nos investigations, ces inventaires n'apparaissent qu'assez tard, en particulier pour des trésors parmi les plus importants : ainsi, il faut attendre le X^e s. pour avoir une liste partielle des objets du trésor de Monza (ceux donnés par le roi Bérenger), puis 1042 pour le recensement des reliques, et enfin 1275 pour celui – incomplet, semble-t-il – des manuscrits³² ; ce n'est pas non plus avant le X^e s. qu'est établie une liste – partielle également, puisque limitée aux objets prélevés par le roi Eudes – pour le trésor de Saint-Denis, dont de

véritables inventaires ne seront dressés qu'au XVI^e s.³³ ; et comme on le constatera ci-après dans la communication de J. Le Maho, les inventaires du trésor de la cathédrale de Rouen ne sont pas antérieurs au XI^e s. Dans ces conditions, l'importance des autres documents s'avère bien souvent capitale pour le Haut Moyen Âge et l'époque romane ; pour en rester ici à un seul exemple, nous renverrons au cas de Reims : les premières « entrées » – soit du V^e au VII^e s. – nous sont en effet connues par des testaments (ceux des évêques Bennaïus, Remi et Sonnatius, transmis au IX^e-X^e s. par Hincmar puis par Flodoard)³⁴. Si ces sources sont donc très précieuses, on n'en doit pas moins les utiliser avec toute la circonspection requise. En effet, comme l'a pertinemment relevé D. Gaborit-Chopin à propos des trésors de Neustrie³⁵, elles comportent souvent un lot d'exagérations propre aux usages : évocations sans doute excessives de la pureté des métaux, de la dimension et de la qualité des gemmes, du luxe des objets, de la perfection de leur travail ; on peut d'ailleurs établir un parallèle avec les sanctuaires resplendissant du plus somptueux décor que vantent les dédicaces d'églises paléochrétiennes³⁶...

Il est un point, en tout cas, que ces sources textuelles combinées à l'apport des ins-

³² B. de Montesquiou-Fezensac, *op. cit.*, I, p. 7-8, 34.

³⁴ Cf. en dernier lieu M. Sot, *Un historien et son Eglise au X^e siècle : Flodoard de Reims*, Paris, 1993, p. 376, 428-430, 732, 751-753, avec renvois aux sources.

³⁵ D. Gaborit-Chopin, dans H. Atsma éd., *op. cit.*, p. 259-260.

³⁶ J.-P. Caillet, *L'évergétisme monumental chrétien en Italie et à ses marges, d'après l'épigraphie des pavements de mosaïque (IV^e-VII^e s.)*, Rome, 1993, p. 409-410.

³² X. Barbier de Montault, *Inventaire de la basilique royale de Monza*, dans *Bulletin monumental*, 1880, p. 18-82, 313-341, 464-488, 615-707, et 1881, p. 145-186.

criptions³⁷ établissent sans équivoque : l'intervention des mêmes catégories de « pourvoyeurs », pour toute l'aire chronologique prise en compte. Si les souverains chrétiens, au premier chef, se sont manifestés dès le IV^e s. – on renverra là de nouveau au cas de Constantin³⁸ –, on les retrouve aux époques mérovingienne puis carolingienne : ainsi à Saint-Denis, Dagobert puis Charles le Chauve³⁹ ; et il n'en va pas autrement chez les Ottoniens, si l'on se réfère aux largesses d'Henri II à l'égard d'Aix-la-Chapelle⁴⁰ comme de sa fondation de Bamberg⁴¹. On est naturellement en présence de religieux, par ailleurs : en 506 déjà, le synode d'Agde n'avait-il pas décrété que la fortune d'un évêque devait, pour partie du moins, revenir à son église⁴² ? Et, aux siècles postérieurs, des noms de prélats sont toujours associés à des enrichissements parmi les plus notables des grands trésors : songeons à l'autel orfèvre de Saint-Ambroise de Milan, dédié par Angilbert au IX^e s.⁴³, ou au pied-reliquaire (et autel portatif) de saint André offert par Egbert

à la cathédrale de Trèves aux approches de l'an mil⁴⁴... Mais on constate encore, semble-t-il, le maintien d'une participation de personnages de bien moindre statut social : pour la fin de l'Antiquité, c'est notamment ce qu'indiquent les nombreuses inscriptions de laïcs non titrés sur les objets du trésor syrien de Kaper Koraon⁴⁵ (témoignages que l'on ne manquera pas de rapprocher des multiples dédicaces de simples particuliers sur les pavements paléochrétiens de l'Italie et de ses marges⁴⁶) ; et dans la seconde moitié du XII^e s., de nombreux fidèles – de condition probablement tout aussi modeste – ont contribué sous l'égide de l'abbé de Saint-Pantaléon de Cologne, Heinrich, à la réalisation de la nouvelle châsse de saint Albinus⁴⁷.

Un domaine connexe peut d'ailleurs être prospecté à partir de ces sources textuelles et épigraphiques : celui des motivations profondes des dédicants. Pour l'époque paléochrétienne, on repartira encore des inscriptions des trésors syriens⁴⁸. Les formulaires y établissent que les laïcs – et les clercs de rang non éminent

³⁷ Pour ces dernières, cf. en particulier R. Favreau, *Les commanditaires dans les inscriptions du Haut Moyen Âge occidental*, dans *Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo (Spoleto)*, XXXIX, 1991 (1992), p. 681-722, *passim*. Cet article couvre la période allant du V^e au XI^e s., et envisage les témoignages relatifs aux réalisations monumentales aussi bien qu'aux œuvres mobilières ; mais ces deux champs d'application de l'acte de dédicace sont évidemment complémentaires.

³⁸ Cf. bibliographie ci-dessus, fin de la note 31.

³⁹ B. de Montesquiou-Fezensac, *op. cit.*, I, p. 5, 7.

⁴⁰ E.G. Grimme, *op. cit.*, nos 23-24, 27.

⁴¹ W. Messerer, *op. cit.*, p. 7-8.

⁴² *Conc. Agathense*, ann. 506, can. 33 ; cf. C. Munier éd., *Concilia Galliae*, I, Turnhout, 1963, p. 207.

⁴³ Cf. par exemple C. Bertelli, *Sant'Ambrogio da Angilbert II a Gotofredo*, dans C. Bertelli éd., *Il millenio ambrosiano*, II, *La città del vescovo dai Carolingi al Barbarossa*, Milan, 1988, p. 19-54, avec renvois aux études antérieures ; V.H. Elbern, *op. cit.*, p. 47-67.

⁴⁴ F.J. Ronig, *op. cit.*, p. 96-97 (n° 23), avec renvoi à la bibliographie antérieure.

⁴⁵ M. Mundell Mango, *Silver from Early Byzantium. The Kaper Koraon and Related Treasures*, Baltimore, 1986, p. 8-11.

⁴⁶ J.-P. Caillet, *op. cit.*, 1993, p. 451-465 ; inscriptions précisant parfois le métier du dédicant.

⁴⁷ Cf. notamment A. Legner éd., *Ornamenta ecclesiae* (cit. supra), I, p. 129 (U. Bergmann), et II, p. 302-303, E 80, avec bibliographie (M. Seidler).

⁴⁸ M. Mundell Mango, *op. cit.*, p. 4-5 ; à rapprocher de nouveau des dédicaces d'éléments d'architecture ou de décor monumental : cf. pour ces mêmes régions, précisément, P. Donceel-Voûte, *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban. Décor, archéologie et liturgie*, Louvain-la-Neuve, 1988, p. 466-475 ; et, pour l'Italie et ses marges, J.-P. Caillet, *op. cit.*, 1993, p. 407-408 et 445-450 *passim*.

– effectuent souvent leur don « en accomplissement d'un vœu » (avec la nuance que le don semble avoir précédé le bienfait qu'on en escomptait, gageant en quelque sorte l'obtention de celui-ci de la part du Seigneur⁴⁹) ; on opère fréquemment aussi un don « pour son salut » (et éventuellement celui de ses proches), ou « pour le repos de l'âme » (d'un défunt), ou « en rendant grâces » (à Dieu ou à l'un des saints). Lorsque le dédicant est le chef spirituel de la communauté, la démarche est évidemment du même ordre : en témoigne par exemple la dédicace d'un *ciborium* d'argent en ex voto à la cathédrale de Ravenne par l'évêque Victor, vers 540⁵⁰ ; et bien plus tard, à la fin du XI^e s., la dédicace de l'abbé Bégon de Conques sur le reliquaire dit « du pape Pascal » va exactement dans le même sens⁵¹. Mais il ne faut pas négliger, parallèlement, une indispensable justification aux yeux de Dieu lui-même, en rapport avec une responsabilité capitale du pasteur : celle de rassembler ses ouailles et de les faire concourir concrètement à l'œuvre de foi ; c'est-à-dire, si possible, de réunir leurs offrandes pécuniaires et d'en faire le plus digne emploi. À ce titre également, la dédicace de Victor de Ravenne évoquée ci-dessus s'avère assez révélatrice, puisqu'elle précise que le prélat a accompli son vœu « avec le peuple »⁵² ; et au XII^e s., l'abbé Heinrich de Cologne ne procède guère différemment⁵³.

⁴⁹ J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris, 1947, p. 255

⁵⁰ F.W. Deichmann, *Ravenna, Hauptstadt des spätantiken Abendlandes*, II, *Kommentar*, 1. Teil, Wiesbaden, 1974, p. 10.

⁵¹ *Me fieri iussit Bego, clemens cui Dominus sit*. Cf. J. Taralon, *Trésors des églises de France* (cit. supra), p. 305, n° 542.

⁵² *Hoc votum solvit cum plebe sacerdos Victor...* Cf. F.W. Deichmann, *loc. cit.*

⁵³ Cf. ci-dessus, note 47.

L'approfondissement de la recherche dans les sources textuelles doit aussi permettre de préciser la relation entre trésor laïc et trésor ecclésiastique. Ainsi que le développera ci-après la contribution de F. Bougard, la frontière apparaît en effet parfois difficile à établir. On constate d'ailleurs déjà la présence de bien des objets de même nature dans les ensembles de vaisselle d'apparat du Bas-Empire et dans ceux des sanctuaires paléochrétiens⁵⁴ ; seule varie éventuellement la nomenclature des pièces, en fonction de leur usage : les plats deviennent alors des patènes, les récipients à boire des calices, les pyxides et coffrets des réceptacles pour reliques (et assez rapidement aussi pour hosties), tandis que les passeroies d'usage courant servent désormais à filtrer le vin de l'eucharistie... Mais certains caractères spécifiques n'en doivent pas moins être envisagés, dans certains cas du moins. On renverra là au trésor de Remi de Reims, déjà évoqué ci-dessus⁵⁵ : il y est en effet question d'un vase d'argent dont on récupère le métal pour la confection de patènes et calices, ainsi que d'un autre vase, cadeau de Clovis, dont on doit notamment tirer un calice « figuré » (...*iubeo turibulum et imaginatum calicem fabricari*). Bien que le texte ne soit à ce dernier égard guère explicite, on imaginera sans peine qu'il s'agissait d'une véritable iconographie chré-

⁵⁴ Cf. notamment F. Baratte et C. Metzger, dans *Naissance des arts chrétiens* (cit. supra), p. 306-308. Nous renvoyons aussi, naturellement, aux contributions ci-après des mêmes auteurs.

⁵⁵ Pour le texte même du testament dans ses deux versions, cf. l'édition de B. Krusch dans les *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Merovingicarum*, III, Hanovre, 1896, p. 336-347. Pour la discussion sur ce document, cf. M. Sot, *op. cit.*, p. 751-753.

tienne. Ce serait donc cet aspect qui, au cours du haut Moyen Âge et de façon plus ou moins systématique – dans une mesure, en tout cas, qui reste à déterminer – aurait fini par engendrer une distinction entre pièces d'usage profane et d'usage sacré.

L'iconographie de nombreuses pièces de nos trésors offre d'ailleurs en elle-même un champ encore assez vaste à la poursuite de la recherche ; c'est notamment le lieu de constater une sorte de « va-et-vient » dans l'évolution. À la fin de l'Antiquité en effet, et dans la pure tradition de l'âge classique, on dénombre une importante quantité d'objets accueillant un décor figuré : il s'agit en particulier de reliquaires, à l'exemple du coffret de Brivio (près de Côme) aujourd'hui au Louvre⁵⁶, mais aussi de calices et patènes dont abondent notamment les trésors syriens⁵⁷. Puis, dans le cadre de l'Occident, et sous l'impact probable des traditions barbares comme d'une nouvelle propension – manifestée dès le V^e s.⁵⁸ – dans le monde romain même, on a de plus en affaire à des objets sur lesquels le signe – soit la formulation symbolique – se substitue à la figure : c'est ainsi le cas, au VI^e s., du calice et de la patène provenant de Gourdon (actuel département de la Saône-

et-Loire)⁵⁹. Mais dès cette époque, si l'on se réfère du moins au passage évoqué ci-dessus du testament de Remi de Reims, s'amorcerait semble-t-il un retour à la figure. En fait, les deux partis ont dû coexister durant une assez longue période : en témoigne, au VII^e s., la quasi contemporanéité d'une pièce aniconique comme le calice de Chelles attribué à saint Eloi⁶⁰ et d'une pièce à représentation de plusieurs personnages comme la châsse au nom de Mumma à Saint-Benoît (Fleury)-sur-Loire⁶¹. Les siècles suivants ont vu l'amplification de cette seconde tendance, en mettant d'ailleurs parfois à profit des techniques extrêmement élaborées : c'est ce qu'atteste, entre autres, la remarquable série des « reliquaires-bourses » dont le spécimen de Saint-Benoît est précisément l'un des plus anciens, et qui se poursuit jusqu'à la pleine époque carolingienne⁶². Au-delà de cette réaffirmation de la figure, il convient d'ailleurs de s'attacher au phénomène du développement de l'iconographie des objets des trésors jusqu'au déploiement de véritables programmes. C'est ainsi le cas du calice au nom du duc de Bavière Tassilon (vers 777)⁶³ : les deux registres correspondant à la

⁵⁶ Cf. *Naissance des arts chrétiens* (cit. supra), p. 306. Pour d'autres spécimens, voir le *corpus* de H. Buschhausen, également cit. supra.

⁵⁷ Cf. M. Mundell Mango, *op. cit.*, *passim*.

⁵⁸ Evolution bien observable sur d'autres supports, et dans le cadre d'une production sans hiatus depuis la période classique jusqu'au seuil du Haut Moyen Âge : ainsi sur les sarcophages ; cf. J.-P. Caillet, *La vie d'éternité. La sculpture funéraire dans l'Antiquité chrétienne*, Paris-Genève, 1990, notamment p. 81-83 et 103-107.

⁵⁹ Cf. *Naissance des arts chrétiens* (cit. supra), p. 307.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 311.

⁶¹ *Ibid.*, p. 313.

⁶² Cf. notamment V.H. Elbern, *op. cit.*, p. 21-22, 27-28, 43, pour l'évocation des principaux spécimens. On mettra évidemment à part les exemplaires de mouvance irlandaise, strictement aniconiques en relation avec le fort particularisme de ce milieu (cf. S. Youngs, R. Michael Spearman, R. O Floinn, dans S. Youngs éd., *The Works of Angels. Masterpieces of Celtic Metalwork, 6th-9th centuries AD*, Londres, 1989, p. 134-140, nos 128-132). Le reliquaire d'Altheus du trésor de Sion, qui se distingue par ses figures traitées en émaux cloisonnés translucides, sera ci-après envisagé dans la contribution de D. Thurre.

⁶³ Cf. notamment G. Haseloff, *Der Tassilokelch*, Munich, 1951.

coupe et au pied y accueillent en effet respectivement, suivant une disposition bien hiérarchisée, les figures du Christ et des évangélistes, et celles de la Vierge, de Jean-Baptiste et de deux autres saints. À peu près au même moment, une formule comparable est attestée sur le reliquaire provenant de l'abbatiale d'Enger : l'une de ses faces montre, sur deux registres à nouveau, le Christ et la Vierge respectivement accostés d'anges et de saints ; la disposition de ces figures sous arcades correspond d'ailleurs à un système d'organisation monumentale et, comme l'a justement relevé V.H. Elbern⁶⁴, évoque plus précisément encore un programme absidal ; quant à l'autre face, elle complète cette théophanie en évoquant, par les trois espèces bibliques du monde animal⁶⁵, l'*oikoumèné* dominée par le signe divin⁶⁶. D'autres pièces plus tardives pourraient donner lieu à des mises en évidence du même ordre : nous nous y sommes récemment appliqués à travers l'examen d'un certain nombre d'objets liturgiques produits entre le X^e et le XII^e s.⁶⁷, mais l'enquête devra naturellement être amplifiée.

Pour en demeurer un instant encore au chapitre de l'iconographie, il serait d'autre

⁶⁴ Cf. l'étude exhaustive de l'objet par V.H. Elbern, *Das Engerer Bursenreliquiar und die Zierkunst des frühen Mittelalters*, dans *Niederdeutsche Beiträge zur Kunstgeschichte*, X, 1971, p. 41-102, et XIII, 1974, p. 37-96 ; pour une présentation plus rapide, Id., *op. cit.*, 1988, p. 26-27.

⁶⁵ *Genèse*, I, 20-25. Il s'agit ici d'oiseaux, de poissons et de serpents, dont les silhouettes s'intègrent dans le réseau du cloisonné.

⁶⁶ Une double croix, déterminée par l'agencement des cabochons.

⁶⁷ J.-P. Caillet, *Et magnae silvae creverunt... Observations sur le thème du rinceau peuplé dans l'orfèvrerie et l'ivoirerie liturgiques aux époques ottonienne et romane*, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, XXXVIII/1, 1995, p. 23-33.

part indispensable de reconsidérer la mesure dans laquelle peut s'y incorporer – de façon signifiante, s'entend – l'imagerie d'éléments de réemploi. Quant aux camées, par exemple, on est à nouveau redevable à V.H. Elbern⁶⁸ d'une observation très suggestive sur le reliquaire au nom de Teudericus – que réenvisagera ci-après D. Thurre – du trésor de Saint-Maurice d'Agaune (VII^e s.) : au centre de la face à décor cloisonné, le camée introduit la seule composante anthropomorphe, et pourrait donc évoquer le martyr dont le coffret contient les reliques ; il se trouve en effet nettement valorisé par sa position centrale dans un champ où, par ailleurs, le croisement des obliques correspondrait à la matérialisation répétée du *signum Christi*. Pour cette même époque, un autre exemple se trouve offert par un reliquaire confectionné sous l'abbatiale de Bercharius à Montier-en-Der (reliquaire aujourd'hui disparu, mais connu, sous son état modifié du début du XIII^e s., par un dessin des bénédictins Martène et Durand antérieur à la Révolution)⁶⁹. Deux ivoires des environs de 400 à sujets franchement païens – deux prêtresses de Cérès et de Bacchus sacrifiant, respectivement, à Cybèle et à Jupiter – y étaient incorporés. Cela pourrait alors dénoter une indifférence absolue à l'iconographie originelle, le caractère somptuaire du matériau et la haute qualité des reliefs ayant seuls engagé à la réutilisation de ces pièces ; il n'est cependant pas tout à fait exclu que le rite d'offrande d'encens à l'autel perpétré par la prêtresse de Bacchus ait pu évoquer pour l'abbé Bercharius

⁶⁸ V.H. Elbern, *op. cit.*, 1988, p. 18-19.

⁶⁹ Cf. notamment J.-P. Caillet, *L'antiquité classique, le haut moyen âge et Byzance au musée de Cluny*, Paris, 1985, p. 104-107, n° 48, avec bibliographie antérieure.

le début de l'évangile de Luc⁷⁰. Si l'on envisage à présent le cas plus tardif de l'ambon d'Henri II à Aix-la-Chapelle, toute équivoque en la matière semble bien devoir être levée : E.G. Grimme y avait déjà souligné la valeur de *signum Christi* du camée à l'aigle sans doute initialement en place au centre d'une *crux gemmata*⁷¹ ; et nous avons nous-même, dernièrement, proposé de reconnaître le caractère négatif que les réutilisateurs médiévaux avaient dû conférer aux ivoires tardo-antiques de la bordure (ivoires figurant des divinités païennes d'allure plutôt impudique, des créatures hybrides et des personnages belliqueux)⁷².

Ivoires et pierres dures ne constituent d'ailleurs pas les seuls réemplois à reconsidérer, à divers titres. Le cas des tissus, et particulièrement des soieries, présente aussi le plus grand intérêt. Nous évoquerons notamment l'exemple du trésor de Sens, pour lequel un récent article de M. Martiniani Reber vient opportunément de réattirer l'attention sur les témoignages les plus anciens d'association à des reliques⁷³ : il s'agit d'abord du suaire ayant pu envelopper les reliques de saint Victor dès son transfert depuis Saint-Maurice d'Agaune à l'instigation de l'archevêque Willicaire en 769 ; puis de la grande pièce divisée en deux pour constituer les suaires de sainte Colombe et de

saint Loup, opération vraisemblablement effectuée en 853 lorsque l'archevêque Wénilon éleva les reliques en question pour les placer sur les autels de l'abbatiale Sainte-Colombe, consacrée cette année-là. Mais cet usage d'honorer les restes vénérés par des tissus de prix renvoie à des époques plus hautes encore : on songera à la *palla* de soie décorée d'or et de gemmes qui recouvrait le tombeau de saint Denis, et dont le vol par un soldat du roi Sigebert se trouve évoqué par Grégoire de Tours⁷⁴. Ce sont là autant de *termini ante quos* pour l'introduction de tissus dont l'Orient – byzantin et islamique⁷⁵ – avait le monopole de la fabrication : et le vaste champ des relations avec ces milieux se trouve donc directement impliqué par ces pièces de nos trésors⁷⁶.

⁷⁴ Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, L. 71 ; cf. B. Krusch éd., *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Merovingicarum*, I, 2, Hanovre, 1885, p. 535.

⁷⁵ Indépendamment des quelques études déjà signalées plus haut, c'est ici le lieu de renvoyer au récent article de L. von Wilckens, *Byzantinische Seidenweberei in der Zeit vom späten 8. bis zum 12. Jahrhundert*, dans A. von Euw et P. Schreiner éd., *Kunst im Zeitalter der Kaiserin Theophanu. Akten des Internationalen Colloquiums veranstaltet vom Schnütgen-Museum Köln, 13.-15. Juni 1991*, Cologne, 1993, p. 79-93, ainsi qu'à l'étude désormais classique de R.S. Lopez, *Silk Industry in the Byzantine Empire*, dans *Speculum*, XX, 1945, p. 1-42, et à l'ouvrage (posthume) de M. Lombard, *Les textiles dans le monde musulman du VII^e au XII^e siècle*, Paris-La Haye-New York, 1978.

⁷⁶ Pour les environs de l'an mil en particulier, les rapports entre l'Empire ottonien et Byzance ont été assez largement explorés à travers les témoignages artistiques : cf. notamment le copieux article de H. Wentzel, *Das byzantinische Erbe der ottonischen Kaiser. Hypothesen über den Brautschatz der Theophanu*, dans *Aachener Kunstblätter*, 43, 1972, p. 11-96, et, pour l'évocation de l'ensemble du contexte politico-culturel, les contributions réunies par A. von Euw et P. Schreiner dans les deux volumes intitulés *Kaiserin Theophanu. Begegnung des Ostens und Westens um die Wende des ersten Jahrtausends*, Cologne, 1991 ; voir encore, aux soins des mêmes éditeurs, les actes du colloque mentionné dans la note précédente. Encore que les sources soient incon-

⁷⁰ Zacharie entrant dans le sanctuaire du Seigneur pour y offrir l'encens (Luc, I, 9). C'est à notre collègue de l'Université de Paris-X, Y.-M. Duval, que nous devons cette proposition.

⁷¹ E.G. Grimme, *op. cit.*, p. 38-43, n° 27.

⁷² J.-P. Caillet, *op. cit.*, 1995, p. 27.

⁷³ M. Martiniani Reber, *Le rôle des étoffes dans le culte des reliques au Moyen Âge*, dans *Bulletin du Centre International d'Études des Textiles Anciens (CIETA)*, 70, 1992, p. 53-58.

En corrélation fréquente avec les tissus, comme on vient de le rappeler, intervient le problème de la préservation, de la magnification et de présentation de la relique : problème d'autant plus fondamental que cette dernière constitue au fond, comme le développera ci-après l'article de Ph. George, le véritable trésor dont un sanctuaire doit s'assurer la détention⁷⁷. Le premier point à aborder est sans doute celui de la localisation dans l'édifice ; et, comme pour presque tous les aspects précédemment évoqués, les siècles du Haut Moyen Âge s'avèrent décisifs par l'évolution qui s'y opère. Si l'on se réfère à nouveau aux usages paléochrétiens, en effet, deux pratiques absolument essentielles se trouvent déjà attestées : celle de l'association la plus étroite à l'autel ; et celle de la présentation dans un espace annexe éventuellement visitable. La première se vérifie de très bonne heure, comme l'a souligné Y. Duval en renvoyant à l'un des canons du concile de Carthage de 401⁷⁸ : ce texte stipule en effet que l'autel « ne peut être consacré que par une présence matérielle, sépulture ou relique, représentant le saint ». L'archéologie confirme d'ailleurs pleinement cette pratique et a livré, en Afrique précisément, nombre de *loculi* aménagés dans le socle de l'autel et renfermant un reliquaire⁷⁹ ; et ce dernier peut déjà y être de métal précieux, comme celui découvert

testablement moins riches, l'enquête devra être développée pour les siècles antérieurs à cette phase privilégiée.

⁷⁷ Dans une très large perspective, cf. également l'ouvrage de M.-M. Gauthier, *Les routes de la foi. Reliques et reliquaires de Jérusalem à Compostelle*, Fribourg-Paris, 1983.

⁷⁸ Y. Duval, *Loca sanctorum Africae*, Rome, 1982, p. 543-545.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 548-549.

à Aïn Zirara⁸⁰. Quant à l'exposition dans un local spécifique, le principe en est admis tout aussi précocement, pour certains cas, du moins : ainsi à Jérusalem, le bois de la croix, dans un écrin d'or et d'argent, se trouvait conservé dans une annexe du *Martyrium* dont le *staurophylax* détenait la clé ; et un dispositif analogue – avec écrin de verre pour la relique, en l'occurrence la tête de saint Jean-Baptiste – est également attesté à Emèse⁸¹. Certes, le commun des fidèles ne semble pas avoir pu y pénétrer : vers la fin du IV^e s., Égérie indique que la Vraie Croix n'était sortie qu'une ou deux fois par an de la pièce en question ; des visiteurs de haut rang, ou réputés de grande sainteté, y avaient cependant accès à d'autres moments⁸².

Si l'on se transporte au seuil de l'époque romane, à présent, on ne manquera pas d'évoquer deux témoignages. D'abord celui que de la chronique d'Hugues de Flavigny pour Saint-Vanne de Verdun⁸³ : à la partie antérieure du chœur de l'église se trouvaient trois autels avec châsses (distincts de l'autel de saint Pierre, implanté quant à lui au fond de l'abside). Il s'agit en second lieu du témoignage d'Hariulphe quant à l'aménagement à

⁸⁰ Pour le contexte archéologique, cf. I. Gui, N. Duval, [J.-P. Caillet], *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord, I, Inventaire de l'Algérie*, Paris, 1992, p. 324-325, n° 115 ; pour le reliquaire (aujourd'hui au Vatican), P. Willeumier, *Musée d'Alger*, suppl., Paris, 1928, p. 103-104 et pl. XV, fig. 3 et 5. Voir aussi les divers spécimens en métal précieux – malheureusement hors contexte, pour beaucoup – répertoriés dans le *corpus* de H. Buschhausen, *op. cit.*

⁸¹ Cf. notamment P. Maraval, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient*, Paris, 1985, p. 187, 253, 335, avec renvoi aux sources.

⁸² *Ibid.*, p. 188, 222 (n. 71).

⁸³ Cf. notamment F.J. Ronig, *Trésors et chambres de reliques*, dans J. Stiennon et R. Lejeune éd., *Rhin-Meuse* (cit. supra), p. 134, avec renvoi à la source.

Centula/Saint-Riquier (par l'abbé Gervin Ier) d'une crypte orientale hors-œuvre rassemblant les autels à reliques auparavant disséminés dans tout l'édifice⁸⁴. Ces dispositions, d'ailleurs différentes, se démarquent donc sensiblement – tout en procédant cependant par des aspects importants – de celles que nous évoquons pour la période paléochrétienne. Il reste alors, sur ces questions aussi, à préciser les étapes intermédiaires : nous rappelions plus haut – à propos des tissus – l'élévation des corps saints et leur placement sur l'autel pour la consécration de l'abbatiale Sainte-Colombe à Sens, en 853 ; l'inventaire des attestations de ce genre clarifierait indéniablement le panorama.

Une juste place doit par ailleurs être réservée au livre, en tant que composante à part entière d'un trésor d'église⁸⁵. La communication d'E. Palazzo répondra ci-après à cette attente ; nous nous bornerons donc à l'exposé de quelques préliminaires pour justifier l'approfondissement de cet autre point majeur. Le premier problème nous semble être celui de l'inclusion du livre dans le groupe des objets susceptibles de se voir offerts à un sanctuaire par un fidèle. Les informations émanant des trésors syriens des VI^e-VII^e s. déjà évoqués à plusieurs reprises sont à cet égard,

⁸⁴ L'étude archéologique de cette crypte, en corrélation avec les données textuelles d'Hariulphe et les propositions précédentes (W. Effmann, G. Durand) se trouve développée dans la thèse d'H. Bernard dirigée par C. Heitz et soutenue à l'Université de Paris X-Nanterre en 1993, *Saint-Riquier. Archéologie et historiographie*, p. 1030-1041.

⁸⁵ À propos de livres paléobyzantins en syriaque, sur lesquels nous allons justement revenir, M. Mundell Mango, *op. cit.*, p. 261, attire l'attention sur leur désignation fréquente par le terme *simtha*, c'est-à-dire « trésor ».

encore, très explicites⁸⁶. On y a en premier lieu affaire, vers 562, à une compilation d'écrits monophysites qu'offre pour le salut de son âme – ainsi que l'établit la dédicace, d'une main distincte de celle du scribe – une diaconesse ; celle-ci appelle en outre la bénédiction divine sur les deux moines qui « ont soin du *scriptorium* » (en syriaque dans le texte, *beth katoba*). Puis vers 624, un recueil des Actes des Apôtres et d'Epîtres comporte lui aussi une dédicace implorant la clémence divine (tout en réclamant les prières de la communauté locale, au bénéfice de laquelle le livre est dit avoir été offert) ; l'inscription envisage en outre l'emprunt éventuel de l'ouvrage⁸⁷ ; enfin, elle fait mention de la date d'achat du manuscrit par le donateur, et de son prix très modique⁸⁸. À ce dernier égard, M. Mundell Mango renvoie à d'autres attestations de prix pour des manuscrits sensiblement contemporains, tout à fait du même ordre ; et elle opère pertinemment le rapprochement avec un passage d'une homélie de Sévère d'Antioche, en date de 516, qui exhorte chaque fidèle à offrir au moins l'équivalent d'une livre d'argent à son église⁸⁹.

Certes, les manuscrits de ce genre sont dépourvus de caractère somptuaire, et l'évocation de leur éventuel emprunt signale même leur utilisation courante. Le problème apparaît donc bien différent avec les exemplaires enluminés, dont les donateurs haut-médiévaux et romans s'avéreront souvent être des personnalités de premier plan : soit des

⁸⁶ M. Mundell Mango, *op. cit.*, p. 259-261, nos 88-89.

⁸⁷ « Celui qui emprunte ce livre pour le lire... se trouve lié par la parole de Dieu, jusqu'à ce qu'il le restitue à ses propriétaires ».

⁸⁸ 12 carats, soit l'équivalent d'1/2 *solidus*.

⁸⁹ M. Mundell Mango, *op. cit.*, p. 261.

évêques ou abbés, soit des souverains ou du moins de grands laïcs. Comme en témoigne d'ailleurs une prédilection pour la pourpre et les rehauts d'or dans plusieurs spécimens parmi les plus riches, ce sont alors de véritables livres d'apparat ; et la question de leur usage effectif mérite d'être reposée. Notons à ce sujet que l'excellent état de conservation de beaucoup de ces manuscrits⁹⁰ plaide pour une utilisation à titre exceptionnel seulement ; la fréquente association à des reliures lourdes et fragiles – incluant ivoires sculptés, gemmes en cabochons, filigranes d'or... – joue dans le même sens. On pourrait donc envisager un usage limité à certaines grandes fêtes, à l'instar de ce qui semble avoir été le cas pour d'autres éléments du mobilier liturgique⁹¹. Mais indépendamment de tout emploi sporadique de ce genre, il faut sans doute considérer que le souci de magnification – comme pour les reliques – d'un texte d'inspiration divine a été le facteur déterminant pour la production de ces livres précieux et l'empressement des clercs pour en enrichir leur trésor.

Ce bref parcours nous aura donc conduit à beaucoup insister sur les approches complémentaires dont s'avéraient encore susceptibles les divers types de pièces, en fonction de leur nature. Il est, avant d'achever, non moins impératif de rappeler que l'ensemble du trésor,

en tant qu'organisme pour ainsi dire « vivant » sur une longue durée, doit aussi largement être repris en compte. Nous évoquons, au début de l'exposé, l'importance économique de ces rassemblements d'objets de métal précieux en période de carence monétaire. Le cas du trésor la cathédrale de Rouen, dont J. Le Maho retracera ci-après les vicissitudes, illustrera éloquemment ces implications d'un autre ordre au long de quelque six siècles⁹² ; on aura lieu d'y vérifier que les pratiques dictées par d'impérieuses nécessités ne diffèrent guère de celles dont F. Baratte fait état pour l'époque païenne ; et, puisque les mutations que nous souhaitons mieux percevoir s'accompagnent ainsi d'un profond enracinement dans les usages de l'Antiquité, notre Centre avait indéniablement vocation pour relancer une telle enquête.

Jean-Pierre CAILLET
Université de Paris X-Nanterre

⁹⁰ À confirmer par vérification systématique, évidemment.

⁹¹ Ainsi par exemple pour l'*antependium* d'or offert par Henri II au début du XI^e s. à la cathédrale de Bâle : les sources médiévales tardives, du moins, font état de son exposition dans le chœur à l'occasion des grandes solennités ; cf. J.-P. Caillet, *op. cit.*, 1985, p. 229, n° 163, avec renvoi aux sources en question et à la bibliographie afférente.

⁹² Nous renverrons aussi, à titre d'exemple également fort probant, au cas du trésor de Saint-Denis dont D. Gaborit-Chopin (*Le trésor de Saint-Denis*, catalogue de l'exposition de Paris, musée du Louvre, 1991, notamment p. 24 pour la période qui nous concerne) a récemment réprecisé le statut et le rôle.